

(Ci-devant "LE VRAI CANARD")

**CONDITIONS :**

**ABONNEMENT.**

UN AN. .... 50 Cts  
 SIX MOIS ..... 25 Cts  
 LE NUMERO..... 1 Ct.  
 Strictement payable d'avance.

Le *Grognard* se vend 8 centins la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.

10 pour cent de commission accordé aux agents pour les abonnements qu'ils nous feront parvenir.

Les frais de port sont à la charge de l'Éditeur.

H. BERTHELOT

Bureau : 23, 25 Rue Ste. Thérèse  
 En face de l'Hôtel du Canada  
 Boîte 2144 P. O. Montréal

**FEUILLETON DU "GROGNARD"**

**LA SAPINIÈRE**

XIII

**LES SUITES D'UN ACCIDENT.**

— Non, parce que... Mais je sais qu'il m'aime et que son vœu le plus cher serait de m'épouser; seulement, ma tante a, paraît-il, d'autres vues pour son établissement. Il n'a rien osé lui avouer encore, néanmoins il espère la décider peu à peu.

— Oh! Caroline, interrompit Mlle de Miral, est-ce que vous ne regretteriez pas d'entraîner votre cousin à braver les volontés de sa mère? et qui sait si lui-même ne serait pas le premier à vous le reprocher un jour?

— Il y a encore un autre obstacle: ma tante, qui est restée veuve de très bonne heure, a concentré toutes ses affections sur son fils; elle ne consentirait jamais à se séparer de lui, et la Franche-Comté est bien loin de la Normandie... Mes pauvres pa-



PAR 90 DEGRES DE CHALEUR.

L'HON. M. MOUSSEAU.— Mon Dieu! je vais fondre sûrement par cette chaleur.

UN OUVRIER.— Dans ce cas, ayez la bonté de fondre sur mes seaux. Je porterai ça à la savonnerie. Alors, vous pourrez dire que vous êtes bon à quelque chose, lorsque ce ne serait qu'à près votre mort.

rents, eux aussi, souffriraient beaucoup d'une pareille séparation; oh! je suis dans une grande perplexité!

— Ma bonne Caroline, reprit gravement Elisabeth, le sentiment saint, profond, basé sur l'estime que l'on doit avoir pour celui qui est appelé à devenir notre appui et notre compagnon dans les jours bons et mauvais, ne ressemble en rien à l'affection superficielle que vous ressentez pour votre cousin, ce n'en est que l'apparence et l'ombre... Votre imagination si vive s'est montée, après avoir entendu quelques phrases affectueuses, quelques compliments aimables, dits par M. Max; mais, croyez-moi, il n'y a rien de si sérieux, de durable là-dedans, ce sont des enfantillages, voilà tout, et votre cousin a sans doute oublié complète-

ment ce qui, à vos yeux, a pris de grandes proportions.

— Cependant, Elisabeth, je crois que je serais heureuse avec Mac.

— J'admets en effet que, dans une union avec M. de Lespidon, vous trouveriez moins de jouissances mondaines, moins de gaieté qu'avec votre jeune parent, mais vous y rencontreriez une joie paisible, l'estime de vous-même qui est le fruit d'un devoir accompli, et ce bonheur-là quoique moins extérieur, moins brillant, vaut plus que l'autre. Le bonheur qui ne s'acquiert qu'aux dépens de la paix et de la tranquillité des autres, peut-il être solide et durable? Seriez-vous réellement heureuse, Caroline, alors que vous auriez jeté la discorde entre une mère et son fils que vous sauriez vos parents dans

les larmes et déplorant l'ingratitude de la seule enfant qui leur reste?..... J'en appelle à votre cœur!

Des pleurs brillaient dans les yeux de Mlle de Cherfont.

— Alors je vais dire que j'accepte la recherche de M. de Lespidon.

— Non, pas tout de suite, chère amie; ne précipitez rien, afin de n'avoir pas à vous repentir de votre décision. Demandez à ne donner une réponse définitive que dans quelques semaines, par exemple quand l'année de votre deuil sera expirée; pendant ce temps, vous réfléchirez, vous prierez surtout... puis vous agirez ainsi que votre conscience vous inspirera.

— Chère Elisabeth, combien je vous remercie de vos sages conseils; je savais bien que ce ne se-

rait pas inutilement que je m'adresserais à vous.

**EPILOGUE.**

Cinq ans se sont écoulés depuis le mariage de Marthe, et deux beaux enfants; un petit garçon et une petite fille, égaient maintenant la Sapinière de leurs frais éclats de rire et de leurs joyeux ébats. Pour ménager la santé toujours un peu délicate de la jeune mère, les chers petits sont souvent avec sa tante Babet. C'est ainsi que, dans leur langage enfantin, ils nomment Elisabeth, pour laquelle ils ont une vive tendresse, qui leur est rendue au centuple. Les rapports de celle-ci avec Augustin sont actuellement pleins de cordialité, et elle trouve une grande douceur dans l'amitié fraternelle et la différence qu'il lui témoigne en toute occasion.

Mme Vertol, dont les souffrances sont moins vives, a recouvré en partie l'égalité d'âme qui la caractérisait naguère, et, chaque jour, elle bénit Dieu de lui avoir donné une seconde fille dans Elisabeth.

Nous la trouvons sur la terrasse, où elle respire les émanations du printemps et la saine odeur des foins nouvellement coupés. Marthe toujours charmante, bien que son visage ait revêtu une expression plus grave et plus sérieuse, lui fait la lecture, pendant que les deux bébés se roulent sur le gazon. Elisabeth se promène avec une jeune femme, dans laquelle nous n'avons pas de peine à reconnaître Caroline de Cherfont, devenu Mme de Lespidon. La toilette de cette dernière est d'une grande élégance, mais nullement excentrique; une nourrice, qui porte dans les bras un bel enfant de quelques mois, l'accompagne.

Caroline est-elle heureuse? Pour nous en assurer, écoutons la conversation qu'elle continue avec son amie.

— Non, ma chère Elisabeth, il

est impossible de déployer plus de tact, de délicatesse, de générosité que mon mari n'en a montré dans cette malheureuse affaire, où il a su ménager tout à la fois l'honneur de la famille, la sensibilité de ma pauvre tante, et jusqu'à l'amour-propre du coupable Max. Et penser que j'ai pu un instant préférer ce jeune écervelé à mon noble époux ! je mourrais de douleur et de honte, si venait à soupçonner une telle chose.

Elles se sont éloignées, le bruit de leurs voix n'arrive plus jusqu'à nous, mais ce que nous avons entendu suffit pour nous rassurer sur le sort de la jeune femme.

Augustin Vertel, dont la physionomie a perdu complètement amère et sombre qui la déparait naguère, se promène avec le docteur Gamier; celui-ci est bien vieilli, bien cassé, toutefois son cœur chaud et dévoué brave les glaces de l'âge.

—Oui, docteur, dit Augustin, je regrette de voir Elisabeth persister dans ses projets de célibat; j'aimerais à la voir heureuse, comme Marthe et moi nous le sommes.

—Et qui vous dit, mon cher ami, que Elisabeth ne jouit pas d'un bonheur égal, supérieur au vôtre ? Ne regimbez pas ainsi, continua le docteur, en répondant à un geste d'incrédulité de son interlocuteur, je crois n'exprimer que la vérité. Elisabeth, plus sage et mieux avisée que vous, que moi, que nous tous, a placé sa félicité dans celui qui seul ne trompe jamais. Quelle joie vous, mon pauvre ami, êtes-vous à même de lui donner ?... et lors même que vous l'uniriez à un homme digne d'elle (et ils sont rares ceux-là qui sauraient la comprendre et l'apprécier) combien de temps pourriez-vous lui rassurer la possession de ce bonheur ?

—Hélas ! fit Augustin.

—Nous sommes tous des insensés, mon cher; nous courons après un fantôme qui s'évanouit dès que nous croyons le saisir; la réalité nous échappe tandis que nous poursuivons l'apparence. Elisabeth a cherché son bonheur dans le devoir intelligemment compris et chrétiennement accompli, dans l'abnégation, dans le dévouement, et ce bonheur-là, voyez-vous, qui ne dépend ni des circonstances ni des événements, ne nous fait jamais, car nous le portons au dedans de nous-mêmes. Qu'a-t-elle à craindre ? elle travaille pour un maître infiniment libéral qui récompense magnifiquement ceux qui se donnent à lui... Regardez-là, poursuivit-il, en désignant Mlle de Mirsal qui passait devant eux.

Elle n'avait plus ni la jeunesse ni la rayonnante beauté de sa compagne, mais on lisait sur son front une sérénité parfaite, un calme profond, non le calme de la torpeur ou de l'indifférence, mais le calme puissant de la vertu qui a lutté, qui lutte encore, et dont la lutte est un triomphe, car la vertu réelle s'appuie uniquement

sur la force d'en haut.

—Vous avez raison, je crois, docteur, dit M. Vertel, en suivant d'un regard pensif la jeune fille qui s'éloignait, Elisabeth a peut-être choisi la meilleure part.

FIN.

## LE GROGNARD

MONTREAL, 1ER JUILLET 1882.

### Encore le général de Charrette.

Nous devons inscrire un nouveau nom dans la martyrologe canadien, celui du Général Baron de Charrette.

Si jamais homme a été soumis à des tortures morale et physiques dans la ville de Montreal c'est sans contredit l'ancien commandant des zouaves pontificaux à Rome.

Lorsqu'il retournera en France il pourra dire que les canadiens sont des fameux castors, car il ne pourra se former une opinion que sur les échantillons qui lui ont été présentés par ses cicéron à Montréal.

Du moment que le général eut mis le pied dans la gare Bonaventure, il est devenu la chose d'un petit comité de réception qui l'a monopolisé pendant tout son séjour à Montréal. Quelques rares privilégiés, des amis de la Cité du Bien et des adversaires redoutables du gallicanisme ont eu le plaisir de serrer la main du général. Les zouaves canadiens l'ont à peine entrevu. La presse a été exclue de toutes les excursions auxquelles le général a pris part de sorte que le public est resté ignorant comme un carpe sur ses impressions de voyage.

Les éfiles, magistrature, le barreau et les reporters n'ont pas eu la moindre de chance d'être présenté à notre hôte distingué. Un plunton avait été placé à la porte des somptueux appartements du Richelieu et personne n'a pouvait pénétrer sans donner sa consigne.

Les zouaves étaient enchantés de revoir leur ancien colonel, mais ils n'ont pas eu la permission de s'approcher de lui de trop près.

Le lendemain de son arrivée on a fait monter le baron dans un convoi de chemin de fer et on l'a expédié à St. Barthelemy, un village qui est ennuyeux comme une douzaine de bonnets de nuit. Là il a dû essayer la lecture d'une adresse présentée par les jeunes filles du convent. Vous pouvez juger si le bon militaire a eu de l'agrement dans cette excursion. Les premières paroles qu'il a prononcé en répondant à l'adresse en question ont été :

Vous m'embêtez ! Allons, jeunes filles, je n'ai qu'un mot à vous dire : Mariez-vous et fichez-moi la

paix" Le général avait raison. Ses tribulations ne devaient pas finir là. Lorsqu'il fut de retour à Montréal on l'enferma dans ses appartements et on lui lut les deux brochures du Docteur Paquin sur la question de Laval. On prit ensuite toutes les précautions imaginables pour l'empêcher de venir en contact avec ces êtres gangrenés, les catholiques libéraux de Montréal.

Il s'agit de faire visiter au général les endroits intéressants de Montréal. On lui montra

L'Institution des Sourds et Muets;

Les Ecoles des Frères;  
L'Asile du père Mazurette,  
L'Asile de Mlle Bissonnette;  
L'Asile des Petites Servantes des Pauvres;

Les membres du Tiers Ordre;  
Les Dames de la Bonne Mort  
Les bureaux de l'Union Allet;  
Les Salles du Club Cartier;  
Le Drill Shed;  
L'hospice St. Charles;  
Les Sœurs Grises;  
L'Asile de la Providence;  
L'Œuvre des Bons livres;  
La Salle du Cercle Jacques-Cartier;

Les salles de comité de MM. Curran et Gault;

Le bureau de santé;  
Les Caves de la Banque Ville-Mario.

Les ateliers du Grognard.

La loge des Francs-Maçons, dite les cœurs-unis, on un mot tout ce qui pouvait créer une impression durable sur l'esprit d'un étranger qui visite Montreal.

Ce n'est pas tout, il fallait à tout prix que le général de Charrette eut une idée de la direction du courant de l'opinion publique sur la grande question religieuse du jour.

Dans le magnifique banquet qui fut donné au Richelieu en l'honneur de notre hôte distingué, un orateur s'est levé pour lui faire comprendre que Sa Sainté Léon XIII n'était pas populaire en Canada à cause de son action dans la question Laval. Il l'a apostrophé en lui demandant de déclarer franchement que Pie IX n'avait pas un successeur digne de lui. Le général avec beaucoup d'esprit a su eluder la question. Les comparaisons sont toujours offensantes. Il a opéré un mouvement de flanc et il a filé par la tangente. Ladébauche qui était présent au banquet (sans invitation, bien entendu) a immédiatement envoyé un cable-gramme à Rome au secrétaire du Sacré Collège, l'informant du piège qu'on avait tendu au général de Charrette. Dix minutes plus tard, il recevait la réponse suivante en latin.

Rome 25 Juin.

Dic generalo Charretto facere aucunum casum de opinione inimicorum Lavalli. Surprisus sum videre canayenses se monstrare tam chaus-ones in presentia illustri generali Charretti. Non habent affairum parlare ei de questione Universitati. Chosa est ridicula ad superlativum. Generalus habet nimis boni sensu. Est homo

qui se non mouchat cum quartieribus terrini et comprenat ultramontanes Montreali sunt semi-excommunicati. Attende unum parvulum brinum, collegium Cardinalorum facebunt biscuitum omnibus gentibus istis. In mense octobri decretum, fermabit Collegium Victoriae et difficultas finita erit. Non ibimus magis vitum quam violonus et ultramontanes non perdebunt nihil in attendum. Fac amicitias meas generalo Charretto.

Tibi toto corde,

SECRETARIUS.

Ladébauche a communiqué cette dépêche aux intéressés et les choses sont rentrées immédiatement dans l'ordre.

### Lettre a mes amis du Canada.

Chers amis,

Je voudrais en ce jour ressembler à ses hommes qui ont été comparé à cet aigle de poésie qui se promène majestueusement sous le beau ciel d'azur du Canada. Avec le talent et les goûts de la science je pourrais vous dire d'une manière convenable ce que mon pauvre cœur éprouve, loin du clocher de mon village dont la voix semblerait à l'étranger la grandeur du peuple dont elle couvre de son ombre. Loin de cette gigantesque montagne saluer jadis par ce grand homme dont les flots même du St. Laurent semblaient s'incliner respectueusement devant son noble front. Enfin, loin du drapeau de mon pays, je tâcherai de vous dire un mot sur ce qui se passe dans mon cœur en ce jour.

Chers amis, dans quelques jours le roi Phibus montais par degrés sur le cristal d'azur du firmament en jetant ses gerbes de rayons sur la nature, vous annoncera que c'est l'aurore du 24 juin, et à ce moment-là vous commencerez à vous réjouir et à chanter ce que chantait nos Pères autrefois, puis ensuite vous irez vous assoirs un instant au pied des autels afin de proclamer à la face de l'univers votre grand amour et votre respect pour la religion de vos aïeux. Pendant que vous serez noyer pour ainsi dire dans cette océan de bonheur. Pendant que des foudres d'éloquence feront passer devant vous ces hommes morts pour de cette plage saluée au premier jour de son enfance par l'étendard de la croix et le sacrifice du calvaire. Pendant que l'écho de la forêt rappellera les sons majestueux de vos instruments, à cet instant rappelez-vous que vous aurez de vos frères qui auront le front pour ainsi dire prosterné dans la poussière et pleurant comme Israël au champ de Babilone au souvenir des beaux jours passés dans chère Sion et laissant tomber de leurs lèvres ces mots sortant du cœur d'un poète Canadien qui comme eux exilés un jour sur la plage étran-

gère traçait sur le bord de la mer ces paroles: "Un Canadien errant banni de son foyer, parcourait en pleurant les pays étrangers etc....."

Chers amis, pendant que vous serez assient à une table splendidement dressée, sur laquelle se trouvera les mets les plus exquis, vous aurez de vos frères qui seront assient sur une pierre; tenant dans leurs mains un morceau de pain dur, donné par la charité publique et qu'ils arroseront de leurs larmes brûlantes déchargées du volcan de leur cœur au souvenir des beaux jours passés sur le sol ou repose dans un profond silence les restes mortels de ses glorieux ancêtres. Oh ! mes chers amis, vous qui avez le bonheur d'être au Canada, ne le quittez donc jamais pour venir boire le lait empoisonné de la terre d'exile ! n'abandonnez jamais cette prairie émaillée de fleurs de différentes couleurs qui de temps en temps à l'aube du jour soulèvent le couvercle de leurs splendides calices pour y recevoir le diamant de la rose ou le baiser du zéphir afin qu'elles puissent être prêtes ensuite à former un magnifique bouquet que vous déposerez avec bonheur sur l'hôtel de la patrie.

Chers amis, avant que de finir, je dois vous dire que si je suis à l'étranger ce n'est point pour y trouver bonheur, mais pour prendre soin d'une manière convenable de ma vieille mère sur les genoux de laquelle j'ai appris à aimer ma religion et le drapeau.

Chers amis, permettez-moi encore un mot avant que de mettre ces lignes sous enveloppe. Lorsque le Carillon du haut de la tour vous annoncera par sons argentés le grand jour national, il me semble de voir à ce moment-là une pauvre mère assise sur un rocher immense. Aucun bruit se fait entendre sinon le clapotement de la vague qui vient mourir à ses pieds.

Quelque temps auparavant, un navire déployant dans les airs ses voiles argentées et fendant les ondes écumeuses avait apporté avec lui son fils, objet de ses plus tendres affections. Les yeux dirigés du côté où elle a vu disparaître le vaisseau, elle mêle ses larmes brûlantes aux flots de l'Océan et puis laisse tomber de ses lèvres ces paroles: "Pauvre enfant, tu t'ens vas dont loin de celle sur les genoux de laquelle tu appris ta religion et le drapeau de ton pays. Oh ! reviens bientôt dans les bras de celle qui est prête à mourir pour te donner la vie." Cette mère tout en pleure mes amis est la patrie assise sur le rocher incommensurable de l'avenir. Ce fils qu'elle pleure si amèrement ce sont ces milliers et ces milliers de Canadiens-Français qui chaque année quitte leur pays, le clocher du village dont la croix semble se marier avec joie sur les ondes d'azur de notre gigantesque Saint Laurent, enfin, le beau ciel du Canada pour une terre étrangère.

Chers amis, comme des enfants bien nés vous devez la consoler cette mère patrie en vous rendant

en grand nombre à ses pieds pour la célébration de la Saint Jean-baptiste. Oui, que vos rangs soient plus serrés encore qu'à l'ordinaire. Que le 24 juin 1882 sera un jour qui devra être écrit en lettre d'or dans les premiers de notre histoire.

Je demeure votre ami.  
New-York, 19 Juin 1882.

Correspondance.

Monsieur le Rédacteur.

A présent que les élections sont passées, on peut parler à notre aise sans nuire à celui-ci ou celui-là. Ces jours derniers, M. le Rédacteur, on remarquait dans la ville, des tombereaux à l'apparence lugubre, passer par les principales rues, pour ramasser d'une manière inconvenante, des chiens nouvellement assassinés qui reposaient chaque côté du chemin. Des gons, paraissant bien renseignés, nous ont dit que ces restes canins qui devraient être distribués aux étudiants en médecine qui pourraient être appelés à soigner des francs-maçons ou des rouges-

endurcis, servent au contraire, vu la rareté de la viande, à approvisionner les restaurants. Seriez-vous assez bon, M. le Rédacteur, pour nous dire à quoi nous en tenir sur ces rumeurs sinistres; car nous sommes inquiétés, surtout en l'absence de Mr. Mercier, qui est peut-être encore en campagne. On s'attend, M. le Rédacteur, à voir *La Patrie* traiter M. L. O. David, de plus grand naïf que la terre ait porté, pour avoir à la dernière heure entretenu quelque espoir pour le succès des libéraux. Ainsi, M. le Rédacteur, voudriez-vous bien user de votre influence en faveur des pauvres gens, pour que MM. J. R. Thibodeau et J. Grenier, lancent un défi par rapport à la franc-maçonnerie de M. Beaugrand, comme ils l'ont fait pour M. Poirier. Et alors, nous serions bien aises de gagner un peu, même sous le régime conservateur.

Vos dévoués serviteurs,  
Plusieurs pauvres gens.

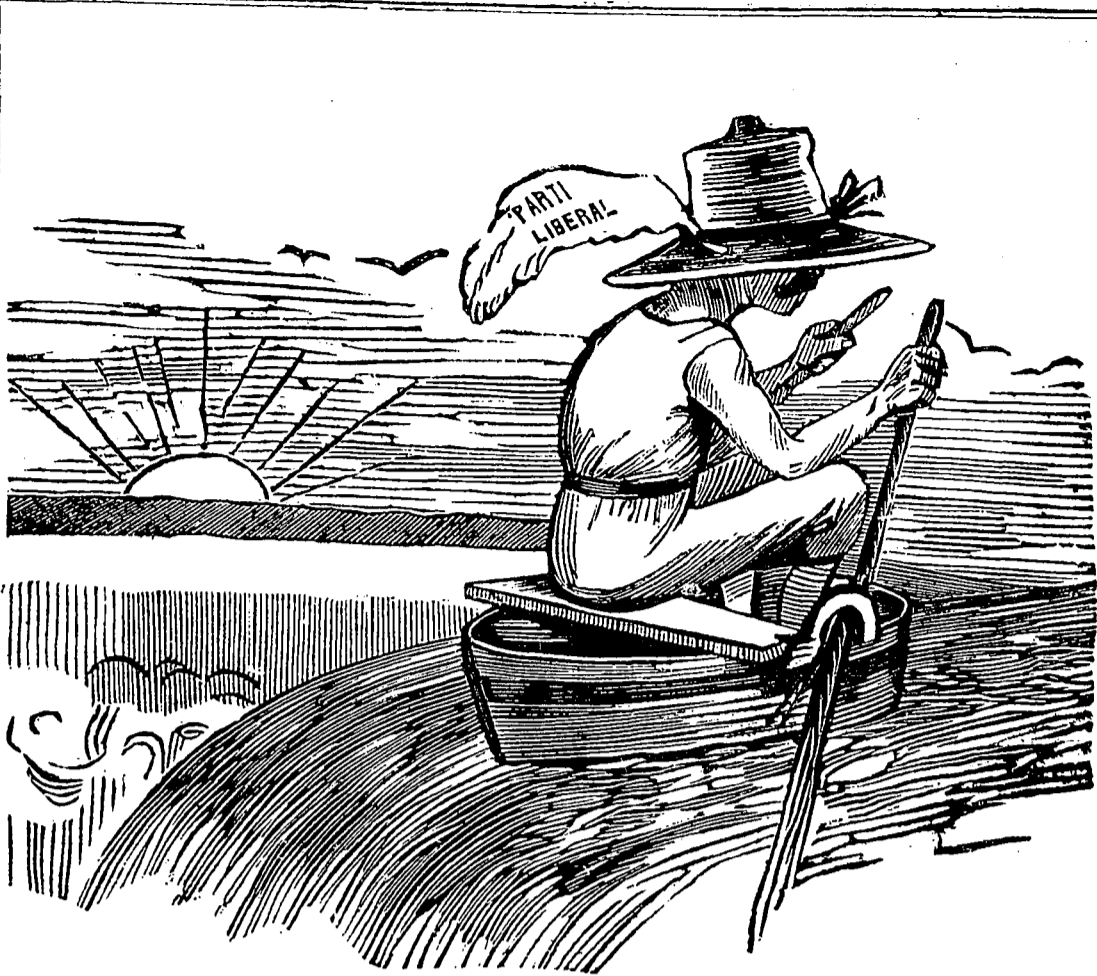
Montréal, 20 Juin, 1882.

La circulaire suivante a été lancée dans le public par un marchand de charbon de la rue McGill, qui a fait un chef-d'œuvre de traduction :

MONTREAL, Juin 15, 1882.

CIRCULAIRE DE CHARBON.

Ayant ouvert un bureau de détail pour la vente de Charbon et de Bois, des-us le Carré Victoria, quelques portes éloigner de l'ancien bureau de Seymours & Cie., je suis préparée à remplir tout ordre pour la délivrance (en petit ou grand lots, à la sollicitation de l'acheteur), de Charbon Dur de tout espèce, pour Poêles à Cuisine, Rangées, Base Burners et Fournaise; aussi du Charbon mou pour



UN NAVIGATEUR SANS BOUSSOLE.

Ce pauvre parti libéral! où ira-t-il sans programme?

grille, Bois de différent genre, scié et fendu, pour la convenance de la cuisine, soit par le fardeau [load] ou par la corde.

Tout ordre confier à mon soin serron e pédier avec promptitude et soin, et à la plus bas prix du marche.

Votre patronage est invité.

Echantillon de tout classe de Charbon à mon bureau.

[Suit la signature du marchand.]

A TABLE.

On cause affaires de ménage.

Un monsieur dit négligement :

—Il est bien désagréable de renvoyer un domestique qu'on a depuis longtoms, et cependant je vais me séparer de mon vieux valet de chambre Antoine.

—Pourquoi?

—Voilà huit ans que je lui demande un bain de pieds. Il n'y a jamais pensé, et vraiment je ne puis pas continuer à m'en passer!

LES MEDECINS.

Un médecin très hâbleur (on en a vu!) disait dernièrement que sa clientèle, déjà fort nombreuse, doublait tous les mois depuis un an.

C'est à ce point, ajoutait-il, que pour arriver à trouver un instant de tranquillité, j'ai imaginé ceci: Toutes les fois que je vois un enterrement, je le suis, ou bien je monte dans une des voitures de deuil; là, je dis:—J'étais le médecin du défunt! Naturellement, on me regarde avec défiance, on se répète tous bas mon nom, et j'arrive à me faire

un peu de tort. Mais ce n'est pas facile, je vous assure!

PREVOYANCE.

—Quelle imprudence! donner mon adresse à M. X...!

—Il est donc votre créancier?

—Non, mais il peut le devenir!

Q. Quelles sont les lettres de l'alphabet que l'on ne doit pas tolérer dans les collèges?

R. Ce sont les K hostants. (Cabestans pour les élèves qui se destinent à la marine canadienne)

Un Pari

La scène se passe au bois de Boulogne.

M. A... se promène avec un de ses amis; devant lui marche un ténor archi-sifflé dans tous ses rôles; il fredonne par habitude.

—Je parie, dit M. X... à son ami, que je donne un coup de pied où vous savez à ce monsieur que vous voyez là, et qu'au lieu de se fâcher, il me remercie.

—C'est que vous le connaissez, que c'est un de vos amis, car autrement...

—Je ne lui ai jamais parlé, il ne me connaît pas répond M. X...

—En ce cas, c'est parié!

Les deux amis se tapent dans la main.

Aussitôt M. X... s'avance derrière le ténor, choisit bien son moment et lui lance le plus franc coup de pied qui ait jamais été donné.

Le ténor se retourne, étonné et furieux, s'avance vers M. X... qui sans se déconcerter, retire poli-

ment son chapeau et lui dit avec l'air du plus profond repentir :

—Excusez moi, monsieur, j'avais cru reconnaître la voix de mon ami Duprez.

Ravi de ce compliment, le premier qu'il eût jamais reçu, le ténor ne put s'empêcher de répondre un "Ah! monsieur, vous êtes trop bon!" qui fit gagner son pari à M. X...

N. B.—Eviter de recommencer cette plaisanterie, qui si elle était connue, pourrait avoir un dénouement moins aimable.

LE RICHELIEU  
LE GENERAL CHARETTE  
ET LA  
ST. JEAN-BAPTISTE

Avant de partir de Montréal, le général baron de Charette, la marquise de Charette et le comte de Laroche foucault se sont déclarés enchantés du service de l'Hôtel Richelieu. La presse a déjà décrit les appartements somptueux occupés par nos illustres hôtes pendant leur séjour à Montréal. Tout le monde sait maintenant que le Richelieu est au premier rang parmi les hôtels de la Puisseance. Les journaux anglais et français se sont tous accordés par dire que le Banquet servi le 26 juin à la Société St. Jean-Baptiste attestait la supériorité de la cuisine du Richelieu. Le public voyageur devra encourager cet hôtel canadien-français qui offre tant de confort à ses clients.

ISIDORE DUROCHER,  
Propriétaire.

Le triomphe.—Le triomphe des conservateurs est complet et la déroute des libéraux a été générale. La seule consolation qu'ont eue ces derniers est de fumer ces excellents cigares de la Havane que l'on ne trouve que chez A. Nathan No. 71 rue St. Laurent. En main la plus grande collection de pipes de bois qu'il y ait à Montréal.

MAJORITE  
10.000 VOIX

POUR LES MODES

CHAPUT et MASSE

17 RUE ST. JOSEPH

MONTREAL

DEPART POUR

L'EUROPE

Monsieur Horace Boisseau se rendant en Europe le 28 de ce mois, pour les achats d'automne se chargera volontier de tous les ordres qui lui seront confiés par la clientèle de la Maison pour tout article provenant des marchés de France et d'Angleterre. Il se fera un plaisir de se rendre utile à toute demande qui lui sera faite!

UNE BELLE CHEMISE

Est à moitié de la toilette

Un Coupeur de première classe est attaché à notre Etablissement et nous prenons des ordres sur mesure.

Notre stock est considérable et nos prix sont très bas,

- Chemise Blanche—A 50cts
- Chemise Blanche—B 75cts
- Chemise Blanche—Bx90cts
- Chemise Blanche—C \$1.00
- Chemise Blanche—D \$1.25

CHEMISES REGATTA

- Avec un Collet.....75cts
- 2 patrons choisis.....\$1,00
- Collet attaché..... 1.00
- Batiste française collet attaché..... 1.25
- Batiste française avec 2 collets..... 1.50

CHEMISES OXFORD

- Avec un collet.....90cts
- Avec un collet patron nouveau.....90cts
- Avec deux collets patron nouveau.....\$1.00

BOISSEAU FRERES,

235 & 237,

RUE ST. LAURENT.

Nous ferons remarquer que nos chemises sont cousues avec le *Fil Clapperton* Montréal 1<sup>er</sup> Novembre 1880.

